

6-1-2007

De l'écriture de l'urgence à l'écriture du nouveau

Armelle Crouzières-Ingenthron

Follow this and additional works at: <https://crossworks.holycross.edu/pf>



Part of the [French and Francophone Language and Literature Commons](#)

Recommended Citation

Crouzières-Ingenthron, Armelle (2007) "De l'écriture de l'urgence à l'écriture du nouveau," *Présence Francophone: Revue internationale de langue et de littérature*: Vol. 68 : No. 1 , Article 4.

Available at: <https://crossworks.holycross.edu/pf/vol68/iss1/4>

This Dossier is brought to you for free and open access by CrossWorks. It has been accepted for inclusion in *Présence Francophone: Revue internationale de langue et de littérature* by an authorized editor of CrossWorks.

Armelle CROUZIÈRES-INGENTHRON

Middlebury College

De l'écriture de l'urgence à l'écriture du nouveau

Résumé : Ce travail se consacre à l'étude des romans en trois volets de Rachid Boudjedra portant sur l'intégrisme. Si la célèbre technique vertigineuse et labyrinthique boudjedrienne se fondait au départ (jusqu'au pamphlet *FIS de la haine*) sur le littéraire et la jubilation dans l'écriture qui déclenchait une pensée politique, elle s'associe désormais à une écriture de l'urgence et à une pensée politique qui enclenchent toutes deux un processus littéraire. Malgré la réticence sempiternelle de l'écrivain algérien pour les fins heureuses et conventionnelles, il s'agit une fois pour toutes de l'anéantissement de l'intégrisme et d'une projection ouverte sur un pays en voie de devenir.

Angoisse, catharsis, intégrisme, jubilation, mort, optimisme, peur, thérapie, traumatismes

En 1993, Rachid Boudjedra publie *FIS de la haine*, pamphlet politique « incendiaire écrit avec du vitriol » (Richard, 1992 : [s.p.]) qui dénonce ouvertement les activités meurtrières et illégales du FIS. C'est un texte où, selon Albert Memmi, « Rachid Boudjedra rappelle opportunément, avec un courage intellectuel, et physique, admirable [...] qu'il n'y a rien à attendre des intégristes » (1994 : 32). En effet, en 1994, cela fait plus de dix ans que le nom de l'écrivain algérien appartient aux listes dites « noires » du FIS. Sa condamnation à mort en 1983 coïncide avec la parution de la traduction arabe de son second roman, *L'insolation* (qui a paru en français en 1972) :

L'insolation, c'est en français que je l'ai écrit, puis j'en ai fait la traduction en arabe : le texte arabe est nettement meilleur [...] parce que les jeux des mots des enfants passent bien mieux en arabe. Dans l'un des passages du roman, je raconte une circoncision. Les enfants qui ont peur se mettent à transformer le texte coranique qu'ils doivent répéter et en font un « blasphème ». Ceci en changeant une lettre dans un mot d'une des phrases. C'est à partir de la publication de *L'insolation* en arabe que j'ai été condamné à mort par les intégristes. [...] À ce moment-là, on a commencé à dire dans les mosquées, que je blasphémiais. (Benouniche et autres, 1994 : 94).

Par conséquent, avec *FIS de la haine*, Rachid Boudjedra s'est attiré davantage les foudres des intégristes à tel point qu'il a dû voyager incognito, déguisé, et porter des boules de cyanure sur lui au cours des années 1990 : « par angoisse de l'égorgement » (*ibid.* : 32). La vie du célèbre auteur était à ce moment pesée, menacée; ses jours, vraisemblablement comptés.

Pourtant, au départ, écrire le pamphlet politique a permis à Boudjedra, l'auteur, d'affronter sa propre existence et s'est révélé une nécessité, une réponse éthique à l'intégrisme : « Je me suis trouvé obligé, sur le plan humain, personnel, d'écrire ce livre parce que je considérais que le silence, c'était une grande lâcheté. [...] Tout ce que je sais, c'est que c'est une question de vie ou de mort pour moi. » (Crouzières-Ingenthron, 1993 : 55). Ne pouvant se taire, il pousse dans ses livres d'urgence un cri de révolte et d'accusation au prix de sa propre vie. Militant communiste, il juge toutefois son engagement politique différent de celui de Sartre : « Je ne mets pas la politique au-dessus de tout. Je mets d'abord ma littérature... la littérature au-dessus de tout. Dans mes propres passions principales, il y a de la littérature. C'est moi qui la fais. Si je ne la faisais pas, personne ne la ferait à ma place. Par contre, en politique, je pense qu'il y a beaucoup de gens qui peuvent militer. » (*ibid.*).

Alors, l'angoisse dans laquelle il vivait s'est répercutée dans sa littérature : d'abord, dans *Timimoun* (1994), premier roman à paraître après *FIS de la haine*, roman qui se concentre sur la peur quotidienne d'un homme en fuite, poursuivi par les intégristes, en Algérie, roman où la mort du narrateur semble parfois parallèlement imminente, attendue et presque espérée car elle mettrait fin à une attente insupportable et à un cycle de peur incontrôlable.

Dans *Timimoun* comme dans *La vie à l'endroit* (1997), les meurtres commis par le FIS reviennent incessamment sous forme de gros titres de journal en caractères gras comme celui-ci : « Le grand écrivain Tahar Djaout abattu par des terroristes de deux balles dans la tête au moment où il déposait ses deux fillettes devant leur école » (1994 : 113). En effet, Boudjedra ne peut plus se taire sans se sentir lâche. L'intention est de décrire et de donner au monde, « cette épouvante de l'homme abandonné parmi des fous qui vont bouger », expression tirée de *La voix royale* d'André Malraux (1930) que Boudjedra a choisie comme épigraphe de *La vie à l'endroit*.

Autre roman sur la peur et la fuite, *La vie à l'endroit* raconte deux mois de la « vie à l'envers » de Rac, un intellectuel algérien condamné à mort par les intégristes et poursuivi par des terroristes fanatisés. Vivant au jour le jour, il change de planques et de villes constamment et porte un regard introspectif à la fois sur lui-même, ceux qui lui sont proches ou chers, ainsi que sur son pays en crise. Sorte de gros plan tripartite sur la vie d'un homme traqué, le récit mêle et entrelace étroitement histoire politique du pays et vécu familial. Le point de départ du récit, c'est, dans la première partie du roman, l'assassinat (de deux balles dans la tête) de Yamaha, un nain difforme et adulé par le peuple, mascotte du club de football algérois qui vient de remporter la victoire de la Coupe de football algérienne. Obsédé par Yamaha et son assassinat, Rac qui, caché dans l'obscurité, a observé de sa fenêtre à Alger la célébration de la victoire du club de football, comprend progressivement que c'est « le début de la fin » pour les intégristes qui s'en prennent à l'un des symboles populaires algérois. La victoire du 26 mai 1995 qui a spontanément mis fin au couvre-feu d'Alger a permis de transgresser les interdits imposés par la vague intégriste. Le déferlement de la foule en liesse montre que la population garde toujours l'espoir de recouvrer sa liberté et l'assassinat de Yamaha fait retourner la foule en masse contre les intégristes qui seront réduits, dans les deux autres parties du roman, à attaquer des paysans isolés ou des enfants.

Rac tente d'affronter son propre passé, ses fantasmes et les traumatismes de l'enfance qui resurgissent brutalement du fin fond de lui-même tandis qu'il retourne d'abord sur le lieu de l'enfance, Constantine, et ensuite sur le lieu de l'adolescence, Bône, où il se cache dans les vieilles maisons familiales. Flo, son amante française, chef du service de pédochirurgie d'Alger, l'aide à évacuer les souvenirs qui l'obsèdent, le tourmentent, lui donnent des cauchemars et tournent à la névrose, voire à une sorte de schizophrénie lucide, à la suite des attentats intégristes contre la population et sa propre personne. Parmi le chaos, Rac et Flo constatent toutefois que leurs histoires familiales les unissent d'autant plus par leurs ressemblances : le père absent, la mère victimisée, la grand-mère tyrannique, l'oncle sadique, la guerre, la collaboration, etc.

Comprenant que la peur extérieure est plus facile à maîtriser que la peur intérieure, Rac parviendra à dépasser la peur qui le tenaille au

ventre en se forçant d'une part à méditer sur ses propres angoisses et faiblesses et, d'autre part, à contempler les photos des victimes de l'intégrisme. Faisant partie d'un réseau de résistance, Rac tente simultanément de développer « une inconscience désinvolte » pour s'endurcir contre l'ennemi. L'égorgement public d'une petite fille de neuf ans l'ébranlera profondément à tel point qu'à la fin du roman, il brave les interdits durant des fêtes dionysiaques et orgiaques auxquelles il participe avec ses amis. Il continue alors également de donner libre cours à sa mythomanie et à ses fantasmes personnels tout en recommençant la narration de sa propre histoire qu'il modifie quelque peu.

À la différence du personnage principal anonyme de *Timimoun* qui, cyanure dans la poche, fuit l'intégrisme en faisant des allers-retours entre Alger et le désert qu'il fait traverser à des touristes au moyen de son car (sorte de double de lui-même), le personnage de *La vie à l'endroit*, Rac, qui est l'anagramme ou la forme inversée de car et la forme tronquée de Rachid, prénom de l'auteur, voyage incessamment dans un milieu urbain, revolver à la main dans sa poche. Déguisé d'une perruque et de lunettes, il parcourt incognito trois villes à pied, Alger, Constantine et Bône, afin d'en connaître parfaitement dédales et détours qui lui permettront éventuellement d'échapper à ses assassins. Les trois villes forment les trois parties du roman dont la structure s'organise autour de trois dates, comme dans *Le désordre des choses* (1991) : le 26 mai 1995, date de la victoire de la Coupe de football algérienne et lever officiel du couvre-feu qui vont provoquer la mort de Yamaha; le 26 juin 1995, date de l'égorgement à Chebli de trente-deux villageois dont dix-sept enfants en bas âge et huit femmes; et le 26 juillet 1995, date de l'égorgement d'une fillette de neuf ans en pleine classe devant son instituteur et ses camarades à Sidi Moussa.

Les trois parties se composent de sept chapitres dont le quatrième, chapitre central de chaque partie, révèle le cœur du roman par des détails sur la violence de l'intégrisme (les actes intégristes ne sont cependant décrits qu'à travers des manchettes de journaux, technique – comme nous l'avons déjà vu – que Boudjedra avait auparavant utilisée dans *Timimoun*). Dans la première partie, Rac procède activement à une description méticuleuse des nombreux égorgements et de la violence démentielle des terroristes et, dans la troisième, il lit impuissant l'égorgement de la fillette. Dans la

deuxième partie qui s'avère le centre du roman puisqu'elle se passe à Constantine dans la maison familiale de l'enfance, lieu à la fois des traumatismes infantiles et de la repossesion du moi, le quatrième chapitre révèle la résistance phénoménale de la population contre l'intégrisme et le déclin du FIS qui se replie dans les montagnes et ne s'attaque qu'à des villages isolés, et non plus aux populations citadines. Malgré l'enchevêtrement des souvenirs tenaces et diffus qui s'entremêlent comme les branches du mûrier de Constantine et du bougainvillier familial de Bône, l'organisation à la fois méthodique et symbolique, voire mathématique, de Boudjedra tend à montrer le désir passionné et l'acharnement de Rac, un être pourtant suicidaire, de vivre coûte que coûte, de banaliser sa vie et, surtout, de mettre fin à ce monde à l'envers et d'ériger la révolte en (re)mettant sa vie « à l'endroit » comme les supporteurs algérois ont eu le courage de le faire, après la victoire de leur club de football, en déferlant librement dans les rues d'Alger.

Ainsi, dans le contexte de l'intégrisme en Algérie, dénoncer la violence par l'écriture et la littérature est une manière de montrer son opposition, son refus, sa rébellion par l'intermédiaire de la victime. C'est aussi faire preuve de courage et courir le risque de mourir à tout instant. Boudjedra n'a jamais voulu quitter l'Algérie malgré le danger quotidien qu'il y courait dans les années 1990 et il continue d'y vivre encore aujourd'hui. Or, en tant que sujets qui subissent la violence des intégristes, les personnages de Boudjedra ont le courage de refuser la collectivité et de faire ressortir leur individualité en prenant « l'initiative de dire "je", de s'affirmer, d'être libre[s] » (Achour, 1998 : 178), tout comme le personnage principal de *Timimoun* qui ose dire « je », affirmer son homosexualité et confronter la mort en retournant à Alger à la fin du roman. Il semble alors que l'on en revienne toujours et encore à Kateb Yacine, le père de la littérature algérienne, et à *Nedjma* (1956) où Kateb, le premier, avait abordé la recherche de l'individualité, renié le groupe/la tribu et exposé la société à la contamination du passé et du présent. La reconstruction de l'Algérie postcoloniale devait et doit toujours passer par la déconstruction du mythe du passé tribal et par l'abandon des valeurs archaïques ancestrales.

Écrire la violence au début des années 1990 pour des écrivains algériens comme Boudjedra relève donc du domaine de l'éthique, de la conscience morale et de l'acte politique. Ce n'est pas une

question philosophique – le questionnement philosophique arrivera plus tard avec la publication des *Funérailles*, dernier roman en date de 2003 – car il s'agit d'un moment dans l'histoire de l'Algérie où la mort ne peut plus être fantasmée dans l'écriture parce qu'elle est bien réelle et présente dans la vie de ces deux êtres. Exposer la violence dans le texte littéraire, c'est affronter sa propre mort dans l'univers rétrécissant et étouffant qu'est celui de l'Algérie de cette époque.

Finalement, une forme d'optimisme reste aussi très présente de manière plus silencieuse ou plutôt plus elliptique parfois, peut-être, par les points de suspension ou l'absence de point à la fin de la plupart de ses romans qui, circulaires, retournent souvent au point de départ. Néanmoins, Boudjedra ne cache pas son admiration pour les femmes algériennes que ses personnages principaux jugent plus courageuses que les hommes en pleine période terroriste car, selon Rac dans *La vie à l'endroit*, « elles n'ont vraiment peur de rien. [...] Elles seules, dans cette situation, sont capables d'aller au bout d'elles-mêmes! » (71). Cette prise de position envers les femmes démarque nettement Boudjedra de Kateb dont les romans ne développent pas suffisamment les personnages féminins et les tabous qui les accompagnent, du moins selon l'auteur de *La répudiation* (1969).

Ainsi, pour Boudjedra, si écrire un pamphlet politique comme *FIS de la haine* forme une parenthèse dans sa carrière littéraire, écrire deux romans comme *Timimoun* et *La vie à l'endroit* exprime une accusation directe ainsi qu'une forme de thérapie pour survivre à une mort imminente. En effet, comme l'exprime sa compatriote, Malika Mokeddem, qui, à l'instar de Boudjedra, ne souhaite pas « laisser cette tragédie [algérienne] [l']aliéner non plus, [ni] continuer à n'écrire que sur ce thème-là, [car] ce serait apporter de l'eau au moulin des médias occidentaux qui ne disent plus de ce pays que la barbarie » : « Il y avait urgence. [...] Écrire, noircir le blanc cadavéreux du papier, c'est gagner une page de vie, c'est retrouver, au-dessus du trouble et du désarroi, un pointillé d'espoir » (Achour, 1998 : 176).

La littérature et le processus d'écriture permettent à l'auteur algérien de rencontrer et de créer une mort à la fois symbolique et cathartique dans la plupart de ses œuvres. En effet, elle est

symbolique car elle ne vient jamais. Toutefois, elle demeure présente de *La répudiation* à *La vie à l'endroit*, qu'elle soit l'expression du désir du moi de se tuer (car il ne peut plus supporter de vivre) ou de tuer l'autre (le père, le clan, les intégristes). Elle se révèle aussi cathartique car la création d'une forme de mort dans l'écriture amène l'expiation de la culpabilité, la libération des angoisses, la purification du moi par l'autre engendré par le moi, à savoir le récit et/ou l'écriture. Dans *Timimoun* et *La vie à l'endroit*, la mort se présente d'une manière certes moins fantasmée car l'auteur, lui-même, ne peut plus ni contourner ni se détourner de la réalité par un discours hallucinatoire parce qu'il affronte l'idée de la mort quotidiennement. Rachid Boudjedra ne peut donc plus mettre, à ce moment-là, la littérature au-dessus de tout, même pas au-dessus du politique. Si, dans ses romans précédents, le littéraire déclenchait le politique, en fait, dans *Timimoun* et *La vie à l'endroit*, il semblerait que ce soit le politique qui engage et lance le littéraire.

Aujourd'hui, Rachid Boudjedra dit ne plus sentir courir de danger imminent depuis quelques années et m'a assuré en 2000, puis en 2001, que la situation en Algérie s'était nettement améliorée et que le nombre de victimes avait largement décliné, surtout depuis l'élection du nouveau président de la République, Abdelaziz Bouteflika. Voici ce que, dans *La vie à l'endroit*, Boudjedra fait déclarer sur les intégristes, dans le cœur exact du roman, c'est-à-dire dans le chapitre quatre de la seconde partie. Ce n'est pas Rac, son personnage principal qui vit traqué, mais Flo, la compagne française de Rac, chef du service de pédochirurgie à l'hôpital d'Alger, qui le déclare comme pour montrer encore une fois que ce sont les femmes qui détiennent à la fois la sagesse et la force :

J'ai compris après les trois nuits de liesse populaire, pour fêter la victoire du C.R. Belcourt [un club de football algérois] que nous avons gagné la partie... là, j'ai vraiment su que l'intégrisme était politiquement mort... bien sûr, il en restera des soubresauts démentiels mais sporadiques. Il faudra vivre avec. L'inutile assassinat de Yamaha [le nain, mascotte du club de foot] est une quintessence de l'acte désespéré et suicidaire. Un aveu d'échec et d'impuissance. L'intégrisme est d'autant plus perdant qu'il s'enfoncé dans une pratique démentielle de l'horreur. [...] Tous les mots d'ordre intégristes ont été ignorés. Tournés en ridicule. C'est incroyable comme le sort d'un pays peut basculer grâce à un match de foot, Rac! Ils ont interdit la mixité dans les autobus : échec total. Ils ont exigé le port obligatoire du foulard : zéro. Ils ont interdit l'école : aucun résultat! Malgré la centaine d'écoliers assassinés sur le chemin de leur établissement ou à l'intérieur des classes.

Formidable cette résistance de la population...! Je t'avoue que je ne m'y attendais pas. (128-129).

Ainsi, Boudjedra continue de vivre à Alger cette fois ouvertement, librement et sans garde du corps. Si dénoncer l'intégrisme, dévoiler la guerre civile et dire la violence se sont avérés des étapes nécessaires dictées par sa conscience à la fois d'écrivain, d'homme ou de femme politique mais surtout d'être humain, c'est toutefois la jubilation dans l'écriture qui doit continuer de primer, ce vers quoi il s'avère, sans aucun doute, être retourné lorsqu'il publie *Fascination*, en 2000. Hommage superbe à l'*Ulysse* de James Joyce, auteur qui a toujours inspiré l'imaginaire de Boudjedra, ce roman renoue avec une technique labyrinthique vertigineuse. S'il s'agit de la quête d'un étalon fabuleux, il s'agit surtout dans *Fascination* d'errance et de quête ontologique, où l'auteur algérien continue de dévoiler toutes sortes de tabous comme la stérilité, l'adoption, l'inceste, la polygamie pour ne citer que ceux-là.

Toutefois, l'obsession centrale liée au phénomène intégriste – qui perdure chez Boudjedra depuis les années 1990 et qu'il n'a vraisemblablement pas encore évacuée – émerge à nouveau en 2003 dans *Les funérailles*, dernier volet sur l'intégrisme qui, une fois de plus, met en scène l'horreur des meurtres commis par les « fous de Dieu » à Alger entre les années 1995 et 2000. Ces derniers vont pousser l'ignominie jusqu'au sadisme lorsqu'ils assistent aux funérailles de l'enfant qu'ils ont abattu sous le préau de son école, d'où le titre du roman. Malgré la présence du point de vue des bourreaux, ce sont deux inspecteurs de police chargés de la lutte antiterroriste algéroise, Sarah et Salim, qui prennent le devant de la scène d'abord par leur histoire d'amour, puis en menant une enquête pour retrouver et punir les terroristes de leurs actes sanglants au nom de l'Islam, à savoir – entre autres – le viol et l'égorgeage d'une fillette de onze ans. Pour Boudjedra, « *Les funérailles* [...] est un hommage au corps policier et aux forces de sécurité qui se sont sacrifiés pour que nous autres écrivains et intellectuels puissions vivre » (Nassima, 2004 : [s.p.]). Le roman célèbre le courage et l'amour des deux policiers dont les « prénoms portent la même syllabe "Sa" [qui] est la première du terme "Salem" qui signifie en arabe: PAIX » (Hila, 2004 : page Web), rappelant que la religion musulmane est synonyme de paix, amour et tolérance au départ.

Malgré son titre, l'incipit du roman trompe le lecteur car il commence comme n'importe quel roman d'amour de manière apparemment banale par une matinée ordinaire entre deux amants qui viennent de passer la nuit ensemble. Le ton change à partir de la deuxième page où Sarah se rappelle le jour où les deux amants se sont rencontrés à la morgue, dans un cadre clinique, lieu déconstructeur d'une rencontre idyllique. À partir de là, les deux protagonistes plongent dans une atmosphère de violence barbare où cadavres et sang se juxtaposent. Comme l'estime Lyès Bouguerra, « l'écrivain [Boudjedra] réintroduit [dans *Les funérailles*] le corps avec toutes ses dimensions. [...] Rachid remet en cause les tabous » (Nassima, 2004 : [s.p.]).

Par opposition à la Sarah plutôt passive et silencieuse de *Timimoun*, la Sarah des *Funérailles* se révèle active en paroles et en actes. À l'instar du personnage féminin principal de *La pluie* (1987), la seconde Sarah narre sa propre histoire et prend en main, par l'action voire la réaction, son destin qui représente aussi le destin de l'Algérie. En effet, le roman « met en rapport l'évolution de la femme avec l'évolution de l'Algérie » (Hind, 2007 : [s.p.]). Quête philosophique, *Les funérailles* annonce la libération non seulement de la femme (après tout, Sarah lit *L'éthique* de Spinoza) par l'intermédiaire d'une femme inspecteur de police, rôle traditionnellement masculin, mais, surtout, le roman annonce la libération de la société algérienne qui doit passer avant tout par celle de la femme. Boudjedra rejette le passé sclérosé et se fixe tout en s'interrogeant sur le présent ouvert. Ainsi, son dernier roman se démarque des deux précédents, *Timimoun* et *La vie à l'endroit*, qui appartiennent à l'écriture de l'urgence avec ses victimes figées dans la peur et l'angoisse de la mort.

Pour Bouguerra, le roman est « beaucoup plus polar philosophique » (Nassima, 2004 : [s.p.]) et Ilias Boukraâ va même jusqu'à affirmer que « Rachid Boudjedra inaugure le roman national post-indépendance. [...] Il est refondateur du roman national » (Hind, 2007 : [s.p.]). Au début du XXI^e siècle, nous nous trouvons donc – encore une fois, après le renouveau littéraire déclenché par *La répudiation* de 1969 – en plein renouveau de la littérature algérienne d'expression française, renaissance qui laisse derrière elle la décennie sanglante tout en l'annihilant. La littérature doit primer sur le politique tout

comme l'ouverture de l'esprit doit l'emporter sur sa fermeture éventuelle.

Même si, aujourd'hui, le terme « funérailles » s'avère synonyme des termes « enterrement » et « obsèques » à l'échelle nationale, et pourrait insinuer les funérailles du mouvement intégriste, il ne faut pas négliger le fait que Boudjedra, l'amoureux de l'étymologie, l'utilise très certainement, au départ, dans son sens premier, à savoir des « cérémonies solennelles qui accompagnent l'enterrement d'une personnalité ». Il s'assure ici que l'assassinat de nombre d'enfants ne passe pas inaperçu et fait en sorte qu'il soit évalué dans sa dimension tragique. Les personnalités, ce sont les enfants, les assassinés et non les intégristes. Il emploie également le mot « funérailles » de manière métaphorique comme signifiant la fin de quelque chose, par exemple la fin d'une époque ou d'un régime. Ce roman conclut-il donc la trilogie sur l'intégrisme en l'enterrant une fois pour toutes ?

Au début du roman, le cadavre paradoxalement encore vivant d'un terroriste gît, « cette chose, ce magma, [qui se traînait] à la manière d'un crabe, [...] qui rampait et se tortillait de façon grotesque, [...] [laissant des] traces de sang et [...] cette matière douteuse, indéfinissable, [...] derrière lui » (11). Or, la technique picturale et animale de Boudjedra rappelle ici que la littérature s'allie toujours au corps et le transcende car « l'image de cette trace [de sang] [est] semblable à une large coulée d'encre [et] la tache s'étalait comme un graphisme gras, épais et inimaginable parce qu'il exprimait toute la folie humaine, sa sauvagerie, son entêtement à vivre, et à supporter pour cela la douleur la plus effroyable » (*ibid.*). La fameuse circularité en spirale particulière à Boudjedra s'avère toujours présente car la fin, c'est le début, à savoir la mort du terrorisme. Comme on le voit dans les premières pages du roman, le cadavre fait « d'incroyables efforts, effectuant une reptation improbable, et ridicule. Presque inutile » (*ibid.*). Et le début, c'est la fin ouverte et optimiste du roman : d'un côté, le texte se termine sur l'impuissance d'Ali, une des victimes, impuissance causée par la violence des intégristes mais, de l'autre, la demande en mariage de Salim auprès de Sarah le conclut.

Pourtant, Boudjedra n'aime pas les fins heureuses traditionnelles, « les *happy ends* [...] parce que la réalité est terrible » (Belayachi,

2004 : [s.p.]). Le handicap sexuel d'Ali, symbolique de la société algérienne paralysée par les années sanglantes, s'avère finalement transcendé par la fertilité et l'idée de la gémellité chère à Boudjedra. En effet, les dernières lignes du roman accentuent l'idée que Sarah donnera peut-être naissance aux jumeaux de Salim, lui-même enfant monozygote. Par des jumeaux symboles de la réincarnation des enfants assassinés, Rachid Boudjedra affirme ainsi dans *Les funérailles* l'anéantissement d'une période rétrograde et confirme prodigieusement le futur prometteur de l'Algérie.

Armelle Crouzières-Ingenthron a obtenu un Ph.D. de français et de littérature francophone à Boston College. Elle enseigne depuis 1997 à Middlebury College dans l'État du Vermont aux É.-U. Elle a publié *Le double pluriel dans les romans de Rachid Boudjedra* (2001) et, en collaboration avec Hafid Gafaïti de Texas Tech University, un autre livre intitulé *Femmes et écriture de la transgression*. Elle est aussi l'auteure de nombreux articles sur divers auteurs, tels Rachid Boudjedra, Nina Bouraoui, Malika Mokeddem, Leïla Sebbar, Anne Hébert, etc. Sa recherche actuelle porte principalement sur les beurs, les Afro-parisiens, le cinéma maghrébin et, particulièrement, sur les écrivaines des Antilles, de l'Afrique subsaharienne et du Maghreb.

Références

ACHOUR, Christiane (1998). « Portrait de Malika Mokeddem – Écriture et implication », *Noûn – Algériennes dans l'écriture*, Biarritz, Atlantica.

BELAYACHI, Djamel (2004). « À quoi pensent les bourreaux? », *El Watan*, 7 janvier : [s.p.].

BENOUNICHE, Abdelhak, SELMI, Sélim et Marie-Thérèse ROURE (1994). « Entretien avec Rachid Boudjedra », *Sud-Nord. Folies et cultures. Ordre, désordre, folie*, n° 1 : 94.

BOUDJEDRA, Rachid (2003). *Les funérailles*, Paris, Grasset.

-- (2000). *Fascination*, Paris, Grasset.

-- (1997). *La vie à l'endroit*, Paris, Grasset.

-- (1994). *Timimoun*, Paris, Gallimard.

-- (1993). *FIS de la haine*, Paris, Denoël.

-- (1991). *Le désordre des choses*, Paris, Denoël.

-- (1987). *La pluie*, Paris, Denoël.

-- (1972). *L'insolation*, Paris, Denoël.

-- (1969). *La répudiation*, Paris, Denoël.

CROUZIÈRES-INGENTHRON, Armelle (1993). « Rencontre avec Rachid Boudjedra », *Journal of Maghrebi Studies*, vol. 1, n° 2, automne : 52-71.

HILA, Hager (2004). « *Funérailles* – Rachid Boudjedra – 2004. L'amour et

la mort», Resonance-online.com <<http://www.resonance-online.com/article.php?fiche=9571>>.

HIND, O. (2007). « La vie malgré tout », *L'expression*, 7 janvier : [s.p.].

MALRAUX, André (1930). *La voix royale*, Paris, Grasset.

MEMMI, Albert (1994). « La folie intégriste », *Magazine littéraire*, vol. 323, juillet-août: 32.

NASSIMA, C. (2004). « Les funérailles, des retrouvailles littéraires », *El Watan*, 7 janvier : [s.p.].

RICHARD, Bernard (1992). « Article sur *FIS de la haine* », *Ouest-France*, 10 avril : [s.p.].

YACINE, Kateb (1956). *Nedjma*, Paris, Seuil.